bles spectateurs des personnages et des situations de la scène littéraire dibienne.

Christina A. OIKONOMOPOULOU [5]

COOPER (Barbara T.), éd, *Nouvelles antillaises du XIX^e siècle : une anthologie*, t. II. Présentation de Barbara T. Cooper, avec la collaboration de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement Mêmes, n° 125, 2020, XLVII-247 p., couv. ill., bibliogr. – ISBN 978-2-343-2049-8.

Ce volume, le deuxième de la série, est la réédition de nouvelles parues dans des revues et des journaux imprimés en France entre 1828 et 1862, pendant et après l'abolition de l'esclavage (1848). Certaines s'adressent à des enfants ou à des adolescentes. Écrites par des auteurs femmes et hommes, anonymes ou bien connus à leur époque et au-delà, elles sont l'œuvre de Créoles blancs ou de Français métropolitains, de Parisiens ou de provinciaux qui font pour la plupart leurs débuts dans le journalisme. Elles donnent, de la population antillaise « blanche, rouge et noire », une image soit positive, qui repose sur le mythe du « bon sauvage » dévoué au « bon blanc » ou vice-versa, soit négative, car conforme aux clichés racistes en vigueur au XIX^e siècle. L'amour, partagé ou contrarié – un topos littéraire –, est souvent le moteur de l'intrigue et le déclencheur de l'action. Les protagonistes sont soit de jeunes filles blanches soumises à la toute-puissance ou à la bienveillance paternelle, ou alors de jeunes femmes noires sur qui les colons ou les esclaves marrons ont droit de vie et de mort.

L'anthologie s'ouvre sur une introduction détaillée de Barbara T. Cooper, contenant la biographie des auteur·e·s ainsi qu'une présentation analytique et critique des nouvelles regroupées autour de cinq thèmes comprenant chacun deux, trois ou quatre histoires, et se terminant par une illustration exotique en noir et blanc, une gravure ou un dessin. Elles fonctionnent comme le miroir colonial raciste « blanc » de la société antillaise multiraciale, où commence cependant à s'ébaucher une vision paternaliste – mais non égalitaire – des populations caraïbes et afrodescendantes.

Le premier thème, « Bamboulas », réunit trois nouvelles qui proposent trois visions de la danse afro-caraïbe, identitaire et mémorielle, des esclaves de la Caraïbe au XIX^e siècle. Pour la puissance coloniale, il s'agit là d'une danse frénétique, grimaçante et satanique, aux antipodes de la danse civilisée et réglée des blancs. Avec le (*sic*) bamboula, leitmotiv du recueil, l'anthologie met l'accent, dès le départ, sur le corps de l'Autre. L'opposition entre un corps blanc féminin, pâle et souffrant, et un corps noir masculin ou féminin, réifié mais bien vivant, battant le tambour ou

---

5 ORCID : 0009-0002-0349-7879 – Université du Péloponnèse.

dansant, souligne la différence intrinsèque. En dansant, l'esclave transgresse son « invisibilité » pour s'offrir aux regards curieux ou réprobateurs, fascinés ou horrifiés des spectateur-rice·s. La beauté des femmes noires, mises en avant, témoigne de la toute-puissance que le colon s'arroge sur le corps des femmes non blanches, objet de sa convoitise ; il vient chercher l'aventure au bamboula, et l'adultère – ou le viol – n'est pour lui qu'un passe-temps sans lendemain.

Le Jour de l'An, le bamboula est une attraction qui attire des populations de toute carnation, vêtues de tenues conformes à leur appartenance ethnique. La palette de couleurs de peau et de tenues permet au narrateur d'établir une échelle de valeurs : au sommet, il y a les femmes « à la blancheur miraculeuse », vêtues de vêtements clairs ; plus bas, il y a les femmes de couleur au teint légèrement « orangé », vêtues de robes bariolées, qui « sont reines de beauté ». Ce premier thème se clôt, non sans humour de la part des esclaves, par le dimanche gras, où les esclaves, déguisé·e·s en maîtres et en maîtresses aux manières élégantes, parlent français et dansent le quadrille au son d'un orchestre de musiciens blancs ! Et quid d'un bamboula blanc ?

Le deuxième thème, « Poisons », interroge, à travers les trois histoires présentées, une fausse accusation aux conséquences funestes, propagée à l'époque coloniale : l'utilisation du poison par les esclaves noirs, tenus pour responsables de maux et de fléaux inconnus. Elle rappelle l'accusation d'empoisonnement des puits portée contre les Juifs lors de la peste noire au Moyen Âge. Des milliers de morts s'ensuivirent dans les deux cas.

Dans une nouvelle qui reprend le topos littéraire de l'amour contrarié, un empoisonnement à l'arsenic est l'arme utilisée contre sa jeune maîtresse par une jeune « Capresse » au service du Créole éconduit au profit d'un Européen, capitaine de frégate en service. Au retour inopiné de ce dernier, elle met le feu à l'habitation et y pousse sa jeune maîtresse, sauvée de justesse par le capitaine, alors qu'elle-même y périt. Puis un beau poème d'Alexandre Dumas introduit un mancenillier, arbre aux effluves mortelles, à l'ombre duquel une jeune fille blanche aux amours malheureuses est venue chercher la mort. Le chapitre se termine par l'enlèvement d'une jeune fille blanche par des esclaves marrons, des empoisonneurs – qui n'empoisonnent personne dans la nouvelle –, jeune fille qui est délivrée, elle aussi, par son fiancé. La découverte du paysage exotique grandiose lors de la poursuite des ravisseurs est un élément de tout premier plan.

Le troisième thème, « Dé)rives », repose sur l'amitié interraciale, « contre nature ». Les histoires moralisantes, destinées au jeune public, reposent sur des sentiments basés sur le dévouement, soit de la part du « bon sauvage », prêt à se sacrifier pour son maître ou sa maîtresse, soit de la part du « bon Blanc », au péril de sa vie. C'est ainsi que la profonde amitié entre une jeune mulâtresse, Corinne, et sa jeune maîtresse, Amélie, soutenue par son père, entraîne sa ruine sociale : celle-ci pousse Corinne

à se vendre comme esclave pour y remédier. De son côté, Octave, un jeune Blanc venu de métropole prendre possession de sa plantation et plein de compassion face au sort cruel réservé aux esclaves, se prend d'amitié pour Timothée, un vieil esclave qu'il parvient à racheter pour qu'il puisse rester non loin de sa vieille mère qui, elle, sans le savoir, va lui sauver la vie en le soignant d'une morsure de serpent. Enfin le père de Blanche, riche planteur, fera l'impossible pour sauver, mais en vain, Nérine, jeune affranchie amie de sa fille Blanche, enterrée sous les décombres provoqués par le tremblement de terre de février 1843 à la Guadeloupe.

Le quatrième thème, « Vengeances et jalousies », porte sur des femmes noires, esclaves ou affranchies, victimes de la concupiscence d'hommes blancs ou noirs. Réduites à l'état de marchandise ou de monnaie d'échange, leur compagnon, objet de jalousie et de vengeance, est impuissant à les défendre. Ces histoires montrent les différences de culture et de relations entre les individus : d'une part les Blancs qui se fiancent et se marient, d'autre part les esclaves qui se mettent en ménage, mais sont séparés au gré du bon vouloir des Blancs – ou des esclaves marrons.

Un motif important est celui du racisme à l'égard des premiers habitants des îles, les Caraïbes, de la part des Blancs et des Noirs. L'un d'eux va se dévouer pour faire sortir de prison un colon cruel qui le tue, aveuglé ses par préjugés raciaux. Ce chapitre se termine par la nouvelle sans doute la plus contestataire du recueil : prenant le parti des opprimées, elle ne fait appel ni au paternalisme ni à la compassion, mais décrit les faits tels qu'ils sont. L'action de « Blanc, rouge et noir » se déroule à la Guadeloupe, où la couleur de peau détermine la fonction sociale. Au sommet de la hiérarchie, il y a le Blanc, possédant une terre volée, qui s'est arrogé le droit de vie et de mort sur les « subalternes », esclaves noirs et rouges. Esclaves et affranchi·e·s n'ont qu'un prénom et pas de nom, contrairement aux planteurs qui ont des noms à particule : « pour les assimiler aux animaux, on les avait déshérités du nom de leur père ; l'esclave avait le nom que lui jetait la volonté du maître ; l'affranchi avait celui que l'Église ou la pitié lui accordait. Cela brise la chaîne de la tradition » (p. 186).

Le cinquième thème, « Fortunes », comporte deux nouvelles typiques. Elles jouent sur le mot *fortune* : bonne fortune ou trésor. Une diseuse de bonne aventure, installée dans sa case, prédit à Joséphine qu'elle sera veuve, puis qu'elle épousera un homme célèbre ! Une infirme privée de ses mains, happées par le moulin broyant la canne à sucre, connaît un prodigieux trésor qui a été enfoui par des colons obligés de fuir et dont elle veut faire profiter un jeune bureaucrate blanc pour le remercier de son âme charitable. Malheureusement, la fortune tourne court, car le trésor déterré fait le bonheur des voleurs qui rôdaient par là.

Ce recueil (auquel a succédé, depuis lors, un troisième tome) montre l'importance de la contextualisation et de l'évolution des thèmes et motifs narratifs en milieu colonial, vus du point de vue des écrivain·e·s blanc·he·s.

Ces nouvelles sont le point de départ d'une comparaison obligée avec les écrits d'auteur·e·s autochtones de la même époque.

Astrick STARCK-ADLER [6]

DE MEYER (Bernard), déd., *L'Afrique du Sud et le monde francophone : perspectives artistiques, littéraires et didactiques. Mélanges offerts au Pr. Bernard De Meyer.* Édité par Yaya Mountapmbémé P. Njoya, Roger Fopa Kuete, Alexandra Stewart, avec la collaboration de Laude Ngadi Maïssa et Philip Mwilarhe Awezaye. Pietermaritzburg : AFFSA, 2024, 256 p. (= *French Studies in Southern Africa / Études françaises en Afrique australe*, n°54.2 – ISSN 0259-02047).

La revue *French Studies in Southern Africa* (*FSSA*) présente les études françaises en Afrique australe, comme indiqué en sous-titre. Elle consacre son n°54 au dossier intitulé : *L'Afrique du Sud et le monde francophone : perspectives artistiques, littéraires et didactiques*. Le titre anglais *French studies* est assez commode pour éluder de fréquents questionnements sur l'emploi des termes « français » et « francophone ». En Afrique du Sud, il semblerait que ces deux ensembles coexistent parfaitement, sans que cela pose de problème géopolitique. L'ambition de ses fondateurs, en 1970, n'a pas été « vaine », comme l'indique Bernard de Meyer, qui, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la revue, en a dressé le bilan dans un long article : « *French Studies in Southern Africa* : un demi-siècle de croissance » (*FSSA*, n°51, 2021, p. 175).

Le n°54 est une éclatante illustration de la fidélité de la revue à ses choix historiques. On y trouve des articles appartenant à la sphère de la recherche littéraire, ainsi qu'une enquête très détaillée sur l'enseignement du français. Le numéro est dédié à Bernard de Meyer, un des acteurs les plus importants de la revue, et à sa « carrière faite d'humour et de persévérance, deux traits par lesquels il a su se frayer un chemin d'excellence », écrit son collègue de l'université du Kwa-Zulu-Natal (p. 172) ; son collègue de Rhodes University écrit pour sa part que « Bernard a su utiliser la littérature comme un outil de compréhension et de réconciliation. Ses travaux reflètent une volonté de mettre en lumière les voix africaines et de favoriser un dialogue interculturel » (p. 176). Plusieurs témoignages émus et reconnaissants d'étudiants qui ont vu leur vie chamboulée grâce à leur professeur complètent ces déclarations.

L'entretien que Bernard de Meyer accorde à la revue révèle son engouement premier pour la littérature en général, et avant tout pour l'écriture de l'œuvre. « L'écrivain [...] fournit un travail assidu avec la langue, le matériel langagier, avec les différentes mémoires... » (p. 160). Son intérêt

---

[6] ORCID : 0009-0001-5351-0958 – Université de Mulhouse.